

TRANS-MISSION (S)

Je propose ici un détour par *une* pratique, par essence singulière, pour illustrer certaines questions que j'essaierai de formuler au mieux. Voilà cinq ans que je travaille pour Visa-Vie et j'ai le sentiment d'y être toujours avec la même curiosité, avec la même envie, la même intensité, chaque rencontre écrivant une nouvelle histoire pour celui/ celle qui fera l'expérience d'un accueil au sein de Visa-Vie (professionnels individuellement, binômes constitués et bien sur les jeunes accueillis).

Je me demande souvent à quoi correspond ce moment où on rencontre les jeunes à Visa-Vie, à quelle relation on a à faire : à quel moment de leur parcours de vie on fait leur connaissance ?

Quel est ce temps qu'on espère commun, ce temps partagé ? Le temps pour le jeune, le temps du jeune, partagé entre sa temporalité propre, le temps dit « psychique » et celui du corps social, déterminé par un temps chronologique / biologique (une majorité, une minorité, du plus petit au plus grand...etc), un début et une fin à leur accompagnement aussi.

Il y aussi le temps pour nous, qui se dessine différemment avec chacun, pour chacun.

A qui avons-nous à faire quand on rencontre ces jeunes personnes, mineurs confiés à l'ASE, souvent sans autre demande que celle d'échapper à un quotidien qui leur fait « *péter des plombs* » ? A qui avons-nous à faire lorsqu'ils se présentent à nous sous les traits de « petits d'hommes », jeunes voire très jeunes, d'âges variables (entre 11 et 21 ans pour ceux que j'ai rencontré) : encore des enfants pour la plupart, qui sont confiés parce-que ce sont encore des petits. Inévitablement, ça nous renvoie au fait que s'ils sont confiés à Visa-Vie, c'est avant tout en qualité d'adultes, majeurs avant même que de faire fonction de psychologue.

Que sommes-nous, que représentons-nous pour chacun d'entre eux mais peut-être aussi comment pouvons nous *être* pour eux et que représentent-ils pour nous ?

Comment établissons nous les bases de quelque-chose, qui dépasse sans doute la fonction psy?

La forme d'un quelque-chose d'indéterminé qui évolue, demandant d'y être soudainement et plus ou moins selon les moments, un peu comme si on imaginait construire quelque-chose ensemble, que ce temps nous appartenait d'une certaine façon, comme quelque-chose qui prendrait forme où chacun y amènerait des modifications, où chaque action, de part et d'autre, pouvait soit ouvrir des possibilités d'expériences créatrices soit les fermer dans des expériences plus

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

destructives (je pense ici à nos mouvements, aux uns vers les autres/contre les autres aussi - professionnels-mais aussi les mouvements qui caractérisent nos relations avec les jeunes).

Nous serions peut-être alors dans quelque-chose de la « *pré-forme* » dont parle Laing dans la politique de l'expérience, des formes émergeant d'une absence de forme : il écrit « *ces pré formes ne sont rien et pourtant là est la source de toutes choses créées* ». L'importance serait ici à donner alors au statut même de la matière, pas trop souple, pas trop rigide non plus : que ça reste malléable .

Il n'est pas si facile pour deux individus de se rencontrer, qui plus est lorsque le désir n'y est pas à la rencontre. Notre propre désir, nous n'avons de cesse de l'interroger, mis à mal, difficilement descriptible, il n'en reste pas moins un moteur dans une pratique où le désir de l'autre s'arrime parfois au notre.

Témoins de leur solitude mais aussi des nôtres, que nous transmettons-nous, de part et d'autre? De quelle transmission d'expérience s'agit-il pour nous de mettre au travail ici, pour les jeunes, pour nous ? De quelle pratique de la transmission et de quelles transmissions pratiques s'agit-il ?

Que nous transmettent ces jeunes, à nous? Difficile de ne pas penser aux enfants, qui n'ont pas besoin de langage pour s'entendre, pour se rencontrer, l'un bouge, l'autre le suit, et c'est dans ce partage d'expérience, dans ce moment découvert ensemble qu'il peut se passer quelque-chose d'une rencontre ...peut-on imaginer alors leur transmettre nous aussi quelque-chose d'indescriptible, d'indéfinissable? Quelque-chose d'un désir, mais aussi quelque- chose de l'expérience que nous faisons de chaque rencontre ?

Pouvons-nous répondre d'une mission qu'on nous délègue sans être des missionnaires (démissionnaires), émissaires de l'Aide Sociale à l'Enfant ? Comment pouvons-nous occuper ce terrain qui par définition n'est pas neutre ? Quid de la question de la transmission dans ce contexte particulier ?

A bien des égards, leur place est celle qu'on a décidé pour eux, la place de celui qui est placé, la passivité de l'intitulé vient nous rappeler que la question du choix lorsqu'ils arrivent à Visa-Vie est souvent nouvelle ...elle ne fait pas nécessairement sens.

La question de la place qu'ils prennent, qu'ils peuvent prendre non plus. Cette place, ils l'interrogent peut-être par rapport au lieu de l'autre, à notre endroit (comment on y est, quelle importance ont-ils pour nous, qui sont-ils pour nous?)

Journée VISA-VIE

Cet entre deux se matérialise peut-être lorsqu'ils distinguent quelque-chose d'un « vous », « à Visa-Vie » en opposition aux autres, les « autres gens », les « choqués » qu'ils redoutent, qui les insupportent, qui les encombrant souvent.

Nous sommes pris dans le social mais nous ne répondons pas nécessairement à la norme, nous ne sommes pas toujours « ces autres »...il semblerait que nous ayons une place autre que les autres, qui doit pouvoir s'en distinguer.

Ils cherchent leur place lorsque nous les rencontrons ces jeunes, ils s'interrogent souvent sur ce que peut bien être cette place au sein de Visa-Vie, une place d'enfant, loin/ hors de leurs familles biologiques, parfois pupilles et sans autres membres de la famille sur qui compter. Souvent entourés, mais aussi souvent sans trop d'amis.

Au delà du dispositif, ils interrogent la question de leur place au sein de la société, leur future place d'hommes et de femmes mais aussi de citoyens il me semble.

Si le placement est souvent vécu comme un exil, leur place semble particulièrement difficile à définir pour eux, par eux...alors comment faire puisqu'il s'agit aussi de faire avec eux dans ce mouvement de pensée qui se dessine?

Quelle est donc cette mission qu'assigne le CD à Visa-Vie, et de quelle mission pouvons-nous nous charger (éducative /thérapeutique?) Quelles limites pouvons-nous relever de cette mission (si tant est qu'il n'y en ait qu'une) dans notre cadre si particulier de travail ? Comment rester attentif au temps psychique, individuel et propre à chacun lorsque nous restons soumis aux exigences du temps biologique, au temps défini par le social ? Comment mais peut-être plutôt « doit-on » nous en décaler tout en y étant pris « nous aussi » ? Quelle liberté de forme sommes-nous en mesure de garantir dans nos accompagnements ?

Je pourrais essayer de rassembler un peu mes questions ainsi :

Comment inventer une pratique « psy », avec laquelle je me retrouve, qui ne soit pas seulement une tentative de traduction mais qui puisse être aussi une co transmission ou une transversion (au sens de mutation / de transformation mais peut-être aussi un au-delà de traduction) ?

C'est peut-être par le fait de prendre part à la rencontre qu'on pourrait la laisser elle-même définir quelque-chose de ce sur quoi elle pourrait s'ancrer pour chacun ? Parce qu'en accompagnant des jeunes, nous y sommes convoqués aussi en tant qu'adultes, d'hommes et de femmes, dont ils perçoivent certaines orientations, certains choix de vie, desquels ils ne sont pas toujours étrangers.

Ils redoutent ce qu'ils appellent les « psy en carton » ! Peut-être qu'à leurs yeux, nous pourrions avant tout être des personnes, des présences nues avant même que d'être autre chose ?

Ce qui ne peut se dire s'éprouve

La demande qui émane d'emblée (le plus souvent) est celle d'un « lieu », un lieu de vie , un espace pour eux, à part (appart) individuel où s'établir, un logement pour les y abriter qui semble bel et bien souvent demande que l'on prenne soin d'eux nouvellement, autrement (la forme du prendre soin n'étant définitivement pas la même pour chacun, je parlerai peut être d'une forme de présence comme d'une proximité lointaine d'abord, une posture d'équilibre provisoire et fragile à trouver). C'est sans doute dans cet ajustement continu que nous pouvons les approcher, mais surtout leur garantir un à coté, d'être à leur côté, dans leur avancée en âge aussi. Il ne s'agit peut-être pas non plus de faire uniquement parler quelque chose du symptôme car on y a parfois à faire, directement, in situ...

Beaucoup n'aspirent qu'à quitter leur manteau d' « enfant de l'ASE » pour être majeurs (avec ce qu'ils peuvent imaginer de leur indépendance, comme s'il s'agissait de se débarrasser d'une peau atopique, d'une mue trop lourde à porter ad vitam eaternam, qui leur permettrait de pouvoir faire et être ce qu'ils souhaitent). Comme si le désir ne pouvait parfois prendre forme qu'à partir du moment où le carcan de l'assistance publique n'existait plus. Beaucoup perçoivent leur majorité comme une porte ouverte vers le changement que serait une certaine forme d'émancipation, de liberté, de libération aussi.

Néanmoins, certains appréhendent également l'avancée en âge, la majorité comme l'arrêt de placement, l'un allant souvent avec l'autre, car cette place, il leur appartiendrait alors de pouvoir la déplacer, de la faire ailleurs, par eux-même...souvent sans appui, sans soutien ou tuteur, souvent très seuls face à un avenir incertain et précaire.

Déconcertants car paradoxaux, ils nous donnent à voir des jeunes, je pense notamment aux jeunes filles, parées et maquillées comme des stars de télé réalité, qui ont fait l'expérience de violences de la part de pairs, de femmes et d'hommes, de tous âges, tant physiques, psychiques que sexuelles. Ils ont parfois eu à faire avec des milieux proche du grand banditisme, ils en connaissent un rayon et conservent malgré tout à certains égard une candeur voire une naïveté certaine lorsqu'il s'agit de « choses de la vie » qu'ils ignorent, qu'à leur âge, on ne sait pas toujours *déjà*.

Ceci m'amène à m'interroger sur un au-delà de la mission (au delà de l'admission) à Visa-Vie, au-delà de celle qui nous est assignée par la protection de l'Enfance, jusqu'où allons-nous avec ces jeunes ? De quel au-delà s'agit-il aussi pour nous ? Au delà de quoi au juste pouvons-nous occuper une place pour eux ? Quels chemins choisissons nous d'emprunter à leurs côtés, ensemble ou non ? Jusqu'où sommes nous auprès d'eux mais aussi et toujours, de quelle façon, de quelle manière pour chacun d'eux?

Quelles sont les formes prises par les transmissions, que ce soit entre nous, entre professionnels, mais aussi entre les jeunes et leurs thérapeutes ? Pouvons-nous parler de psychothérapie dans ce contexte et comment ? Rappelons peut-être ce qu'a écrit Jacques Arènes dans *Souci de soi, oubli de soi* : « *Le désir de transmettre doit inclure l'inattendu de la transmission, et doit accepter son propre effacement. Ce que l'on transmet réellement, n'est jamais ce que l'on désirait.* »

De son côté, R.D. Laing propose de parler de relation psychothérapique comme quête ou recherche constamment recommencée de ce que nous avons tous perdu : « *Cette recherche étant justifiée par l'expérience partagée, reconquise dans et à travers la relation thérapeutique immédiate.* » Il en va donc de la transmission de notre propre expérience...transmission à nos collègues (avec/ au binôme, au moyen de points d'étapes, au juge, au CD...) , mais comment s'opère cette transmission si tant est que nous souhaitions transmettre à un autre plutôt que communiquer quelque-chose uniquement ?

Nous reviendrons sur cette notion d'expérience chez Laing, mais avant j'aimerais m'attarder sur l'étymologie de certains termes employés plus tôt ; dont celui de transmission, de transmettre... sans vouloir disqualifier la communication au profit de la transmission, il importe de pouvoir ici les distinguer.

ÉTYMOLOGIE

- **Transmettre** : (action) envoyer au-delà, idée d'un trajet qui passerait au delà, de passer outre

Si "transmettre", au sens latin signifie "envoyer", le sens du verbe "mittere" évolue dès le Xe siècle pour être employé au sens de "déposer". (Voir "**mettre**")

Le "Transmissio" latin donnera notre "transmission", désignant initialement non pas l'envoi, mais le "trajet" ou la "traversée".

Trans= au delà/ traversée

Mittere= adresser, envoyer, déposer

Missio= Envoie/affranchissement/ rendre libre

- **Mission** (antonyme= ballade)

Provenç. messio, mise, dépense ; du lat. missionem, envoi, mission, de missum, supin de mittere, envoyer

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

A. – Tâche confiée à une personne ou à un organisme. [Dans un cadre officiel incluant souvent l'idée d'un déplacement]

a) Charge, fonction, mandat donnés à quelqu'un d'accomplir une tâche déterminée= fonction temporaire

La mission aurait un sens, là où on l'on peut s'interroger sur le dessein d'une ballade...comme insensée peut-être.

Dans *Qu'est-ce que transmettre ?* Michel Bertrand différencie la communication et la transmission: Communiquer, c'est mettre en commun. Alors que transmettre, comme le dit le préfixe « trans », est l'acte de transporter une information dans *le temps*.

Il n'y a pas de transmission sans inscription dans un collectif, dans une communauté d'appartenance, dans une institution. Sur une communauté qui partage des convictions, des solidarités, des objectifs communs . La transmission exige t-elle un rapport de confiance alors ?

Transmettre, c'est faire office de traducteur écrit Michel Bertrand, fût-ce au double sens qu'évoque la traduction pour les Italiens qui parfois l'assimilent à une trahison. Ainsi transmettre c'est toujours, en même temps, déformer, subvertir. C'est dire que dans l'acte de transmettre il y a toujours de la distorsion, mais aussi de la perte, du résiduel, une réserve de sens enfouie mais pas forcément disparue. La transmission ne transmet pas tout, elle retient des éléments et en laisse passer d'autres.

Paul Ricœur l'a montré de multiples manières : la transmission est interprétation, elle est à la fois sédimentation des apports successifs et innovation, écart singulier.

On considérerait alors la transmission comme une relation qui met en jeu l'altérité et la différence. Elle ouvre l'espace de la réception, de l'innovation.

Le mot transmission évoque une course de relais, où chacun est au service du même but, faire avancer ce bâton qui s'appelle le témoin. L'image de la course illustre bien ce que le verbe transmettre évoque de mouvement, de solidarité, de communauté.

- **Confiance** : confié Du latin *con-* (« ensemble ») et *fidere* (« se fier », « croire »).
- **Forme** : l'ensemble des qualités d'un être, ce qui détermine la matière à être telle ou telle chose.(*XIe siècle*) Du latin *forma* (« ensemble des caractéristiques extérieures de quelque chose »).

du latin *forma*, rapporté par Curtius au radical *fer, ferre*, porter ; c'est dans un sens analogue qu'on dit le *port* : un port majestueux.

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

- **Matière** : Du latin « *materia* » (bois, matériaux de construction) correspondant à la grecque « *hyle* » (matériaux forêt, jungle, bois, construction). En général, avec le terme matière des philosophes ont fait référence à la réalité sensible, tout ce qui peut être objet d'expérience¹.

La matière est ce qui compose tout corps ayant une réalité tangible

- **Timing** : Répartition dans le temps des différentes tâches à effectuer.

Clinique : l'instantanée et l'après coup

Les jeunes qu'on rencontre à Visa-Vie montrent une grande difficulté à s'autoriser à faire part de leurs désirs. La rêverie est pour eux procrastination et relève le plus souvent de l'ennui. L'imagination est un gouffre et elle se noie souvent dans une fumée épaisse (shit). L'absence est un vide. Le problème pour eux semble bien de créer à partir de rien.

Laing écrit que les facteurs sociaux qui nous unissent sont en même temps autant de choses, de fictions sociales qui nous divisent. Il reste parfois peu de place à « *l'heureuse coïncidence de la rencontre* » comme il dit, les jeunes étant souvent très enfermés dans des schémas qu'ils pensent immuables, dans des relations familiales dont ils ont du mal à s'écarter.

Les filles sont prises dans une tentative de maintenir quelque-chose de la lignée, de *transmettre* quelque-chose à/ de cette lignée (à travers le désir de grossesse/ d'enfant notamment), sauver quelque-chose d'une culture, d'un « *chez eux* » qui vient marquer un dedans et un dehors, hors héritage direct souvent puisqu'ils ont été déracinés, en opposition souvent avec ce qu'ils imaginent de notre propre culture, à nous thérapions. C'est ainsi que bien souvent, ils nous signifient que nous ne venons pas du même monde, nous nous situons dans un ailleurs, ils nous placent quelque-part à l'extérieur...un no man's land de « *paysans* » comme nous le disait une jeune, une zone connexe qui nous permet d'amener quelque-chose d'autre sans doute.

Ils s'adressent avant tout à un auditeur présent à eux...mais aussi à quelqu'un/e de très éloigné de ce qu'ils connaissent (ils s'étonnent bien souvent de nos réponses ou de nos réactions) mais attendent malgré tout que *Ça* réponde quelque-part, peu importe les contingences horaires ou temporelles.

Les mots ont un certain poids, pesants, voire écrasants pour la plupart des jeunes : ils ne sont pas perçus comme des vecteurs de créativité, de liberté mais enferment plus qu'ils ne libèrent et sont souvent pris au premier degrés (*j'ai rien compris, j'm'en fous*).

Redonner une forme aux mots, leur donner une existence, une consistance qui ne soit pas nécessairement trop lourde permettrait-il de se reconnaître marquer par certains signifiants ? Il faut sans doute du temps pour ça. Parler léger, argot, parfois utiliser leurs mots quand ce sont aussi les nôtres. Parce-que dans la pratique qui est la mienne, je parle, j'écoute et je parle aussi...je parle à la personne du guichet chez qui on renouvelle une badgéo, avec la boulangère chez qui on passe chercher du pain, la pharmacienne, le médecin, le sdf qui nous salue au passage...etc de sorte qu'il nous arrive des choses en leur présence. Il y a là quelque chose dont on va faire l'expérience, ensemble.

A l'écrit, la forme est tout aussi capitale pour la plupart : un point mal placé est perçu comme un coup. La ponctuation, ensemble de règles qui permettent de donner du sens est souvent omise de sorte que les malentendus sont plus courants à l'écrit (smiley / ponctuation)...

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

Pour poursuivre, il me semblait judicieux de préciser un peu le lieu de ma pratique au sens où il marque un des espaces *délimités* de ma pratique mais aussi peut-être en tant qu'espace connu voire reconnu par les jeunes comme étant le lieu par lequel d'autres passent aussi pour leurs RDV (d'autres jeunes de Visa-Vie mais aussi le « tout venant » du à l'exercice en libéral). Un jeune me faisait remarquer il y a peu que pour lui, les « vrais » rdv n'avaient lieu que lorsque nous étions ensemble au cabinet...dès lors on peut s'interroger sur ce que cet espace représente pour lui d'une « vérité » ou tout du moins d'une conformité avec une forme de réalité pour lui.

Le cabinet

Mon cabinet se trouve chez moi. Il est situé au centre de mon appartement, il en est au coeur car c'est la pièce centrale, celle où je passe le plus de temps et celle que je préfère. Pour parvenir au cabinet, on passe par un couloir qui est habité, par un corridor dont les portes alentours restent closes et pourtant, quelque-chose de mon chez-moi trans paraît sans doute (des livres, des objets, biblots, tableaux ; ils voient aussi mes clefs, des vêtements sur le porte manteau, perçoivent parfois une odeur de tabac, de nourriture qui émane de la cuisine...). Il y a tout autour rien de moins qu'un lieu qui vit, un lieu de vie.

Pour la première fois depuis plusieurs années, je rencontre régulièrement chacun des jeunes au cabinet, mais aussi ailleurs, à l'extérieur, l'ailleurs ne venant pas exclure ce lieu particulier qu'ils semblent chacun investir autrement. L'un d'entre eux a ajouté une couverture sur un des fauteuils, satisfait du résultat, j'ai laissé le fauteuil ainsi, le fauteuil qui est maintenant perçu comme étant le « sien ». Quelque-chose leur appartiendrait presque de ce lieu, ou du moins garde un peu leur trace, visiblement ou non, car mon bureau est plein de leurs traces (feuilles de remboursements, factures.... Avec leurs signatures) des traces d'eux qui ne sont visibles que pour moi mais qu'ils savent exister car ils voient leurs pochettes, qui elles restent visibles, quelque-chose d'eux restent présent en leur absence : Peut-on dire pour autant qu'ils habitent un peu les lieux ?

Pour tenter d'illustrer mon propos, j'ai choisi le récit d'un moment :

Avec Nadia

Nadia est arrivée à Visa-Vie à la mi juillet 2018. Elle a évoqué son « premier » viol dès notre premier entretien en disant qu'elle en parlait pour que « je sache », mais qu'elle ne souhaitait plus en parler par la suite. De quel voile imaginaire est paré ce *Je* qui doit savoir ? A quelle place me met-elle alors ?

Son père est incarcéré dans une centrale du sud de la France, elle ne l'a pas revu depuis son plus jeune âge et ne le reverra vraisemblablement plus car il doit être extradé vers son pays de naissance au Maghreb. Elle a des contacts avec lui par téléphone, mais aussi par personnes interposées parfois...des émissaires de son père.

Elle continue à avoir des contacts réguliers avec sa mère et sa famille du côté maternel. Le placement de Nadia fait suite à des relations très conflictuelles avec sa mère, à des fugues répétées des foyers dans lesquels elle a été placée et à des manifestations agressives ou violentes. Il y a également ce qu'elle appellent les « affaires » pénales avec la PJJ, allant du vol à la prostitution en passant par le proxénétisme. Elle évoque parfois ce passé trouble et troublé mais n'y faisant souvent référence qu'à l'occasion d'une convocation, rarement parce qu'elle souhaiterait parler de ces « souvenirs ».

Elle évoque le viol qu'elle a subi à l'âge de 11 ans qu'elle révèle à sa mère à l'âge de 14 ans alors qu'il est question de sa « virginité ». Nadia est musulmane, non pratiquante mais tient à mettre en évidence le fait d'être « une arabe ». Il m'arrive de l'interroger sur ce désir d'appartenance et sur son refus catégorique d'être « prise pour une française » .

La question de porter plainte au moment où sa mère apprend les faits ne semble pas s'être posée. A qui s'en plaindre puisque Nadia explique qu'elle n'avait pas à suivre le jeune homme d'une quinzaine d'années au moment des faits, qui l'a abusé alors qu'elle estime qu'elle aurait du être à l'école au lieu de traîner...En revanche, un rendez-vous est rapidement pris par sa mère sans son consentement chez un médecin (« pas le choix ») par peur qu'elle tombe enceinte si elle avait de nouveaux rapports sexuels. La question de la blessure, du trou (éventuel traumatisme) est balayée mais peut-être aussi réanimée par la nouvelle effraction non consentie que sera la pose d'un implant contraceptif lors de la consultation médicale.

On lui incorpore alors, dans son corps (le bras) une « tige », corps étranger, qui la prémunirait d'une grossesse, or Nadia dit que « la vue du sang ça dégoûte, ça m'écœure »: ça lui soulève le cœur. J'ignore quel effet ça a eu pour elle mais elle parle de l'insupportable de cet implant qui lui colle à la peau depuis son arrivée et de son désir de l'en retirer. Elle évoque la violence que ce soit un homme qui lui ai mis et qu'il lui a fait mal au moment où il l'a fait : son médecin de famille. Elle est aussi très inquiète à l'idée de tomber enceinte, car « ça tuerait sa mère .»

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

Il ne sera donc pas question pour moi d'évoquer la question de changer ou même de retirer ce moyen de contraception, si tant est qu'elle puisse de cette manière s'émanciper du désir maternel...voire au-delà.

Elle fait aussi souvent référence au fait que son violeur était noir et qu'il lui est formellement défendu de se marier avec un noir : « *ça se fait pas, chez nous .* »

Elle apprécie son beau père, le respecte, plus que son père mais fait aussi référence au fait qu'elle ne pourra jamais épouser un « *français* » (elle entend par là un blanc non musulman).

Il lui aura fallu un certain temps, plusieurs mois pour qu'une consultation gynécologique soit envisageable, cet implant représente l'interdit familial semble-t-il, pas évident de pouvoir s'en défaire. Il reste pour elle hors de question qu'on la touche, elle veut qu'on retire l'implant mais surtout pas qu'on l'ausculte : « *ça dégoûte .* »

Mais ça dégoûte qui ?

Avec son accord, je prends rdv avec une sage-femme que je rencontre au préalable : c'est une femme contrairement au médecin gynécologue auquel elle avait eu à faire pour la pose de l'implant. La sage-femme est assez jeune, très douce et très à l'écoute.

Nadia est très angoissée à l'idée de la consultation, mais elle tient à y aller, tout en étant très défensive dans la salle d'attente avant le rendez-vous : « *ça sert à rien, elle pourra rien faire, si elle arrive pas dans 2 Min je bouge* ». La situation semble très inconfortable au moment où la sage femme arrive enfin et nous accueille dans son bureau.

L'entretien durera plus d'une demie heure, j'ai le sentiment d'avoir été reçue et Nadia écoutée. C'est un soulagement pour moi que la rencontre se soit « bien » passée. Nous convenons d'un prochain rendez-vous la semaine suivante pour « enlever l'implant » et penser éventuellement un autre moyen de contraception. Nadia sort de la pièce plus légère, son corps s'est comme assoupli, ses gestes sont amples, elle rit et dit être satisfaite de la perspective de se libérer de cet implant, elle précise qu'elle a ses règles tout le temps depuis la pose, son sang ne s'arrête plus de couler...

La semaine suivante, le jour du rendez-vous, Nadia est inquiète, fébrile, elle a peur d'avoir mal, « *de voir du sang, de voir un trou* ». Nous allons prendre un petit déjeuner ensemble, elle dit n'avoir « *rien dans le ventre* ». Du courage il va en falloir, il nous en faudra en réalité à toutes les deux.

L'anesthésie de la zone de son bras a commencé 2 h avant l'heure du rendez-vous, nous sommes donc retrouvées pour qu'elle mette son patch anesthésiant en amont. Elle appréhende. Elle observe avec une moue d'écœurement l'excroissance sous son bras et observe mes réactions en la touchant « *ça vous dégoûte pas ? Si c'est dégueulasse !* ». Comment ne pas

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

entendre quelque chose d'un *Je suis dégueulasse* quand elle fait souvent référence à des parties de son corps, parfois même anodines comme ses côtes, sa gorge, comme étant dégueulasses...

L'accueil de la sage femme, que j'appelle Emeline et qui se laisse nommer ainsi, est toujours aussi rassurant. Elle assure à Nadia qu'elle n'aura pas mal avec l'anesthésie (elle n'était pas anesthésiée pour la pose), que ce sera rapide, qu'après elle n'en gardera qu'une toute petite cicatrice...

Nadia s'allonge et son corps de raidit, ses mains tremblent, j'ai le sentiment de voir une toute petite fille sur la table du docteur pour la première fois. Elle détourne le regard, grimace, des larmes perlent au coin de ses yeux. Elle ne veut pas voir mais me demande de lui dire ce que je vois, de nommer ce qui est entrain de se passer...pour elle mais aussi, de fait, pour moi.

Après la piqure anesthésiante qui est déjà une épreuve, Emeline explique ce qu'elle va faire : aller chercher l'implant sous la peau qui depuis 3 ans s'est peut être un peu « accroché » à l'aide d'une pince. Des larmes coulent sur les joues de la jeune, silencieuse, pétrifiée et je n'y tiens plus à être témoin en face d'elle d'une scène que je vis avec difficulté. Debout face à elle je décide de m'accroupir pour être au plus près d'elle : elle assure ne pas avoir mal, pourtant son visage est terrifiée...Je vois pour ma part un nouveau visage, déformé par une souffrance tue, déformé par une douleur qui n'est pas somatique car elle confirme qu'elle « *ne sent rien* ». Je lui prends la main, elle la serre. Je lui parle, je parle à Emeline aussi et fait le lien entre elles. J'ai le sentiment de participer à quelque chose ici quand le scalpel s'enfonce dans le bras tendu de la jeune.

Ça dure plus longtemps que prévu, l'incision est aussi plus profonde et moi qui n'aime pas bien la vue du sang, je le vois qui coule depuis la plaie d'où sort un morceau blanc qui amène avec lui quelques tissus...Nadia me regarde, j'essaie de ne pas tourner de l'œil : C'est mes yeux qui regardent pour elle, il me faut donc tenir la vue de ce sang . Nous y sommes ensemble, à trois, et c'est bien à trois qu'il me semble que nous parvenons à extraire ce corps étranger de son bras frêle.

Si la transmission vise à surmonter l'éphémère pour s'inscrire dans la durée d'une histoire comme le souligne Michel Bertrand, l'éprouvé ici ne serait pas que ressenti ou sensation mais bien un élément indissociable d'une histoire qui s'écrit. C'est peut-être la raison pour laquelle j'attache une importance toute particulière à pouvoir dire ce que je ressens à mes collègues, à mon binôme, ce qui contribue à une certaine écriture, à une certaine expérience qu'on en fait.

De l'expérience de la jeune nous n'en saurons rien, mais de la mienne je peux peut-être en faire quelque-chose, pour elle. C'est peut-être en lui faisant part de ce que j'ai perçu, de mon propre ressenti que je peux lui prêter des mots, là où ils semblent manquer.

Régulièrement le dimanche soir, Nadia demande quand est ce qu'on se revoit, le jour et l'heure de notre prochain rendez-vous . L'oubli sert peut être à interroger une certaine attente chez moi, quand est ce que je l'attends, pour se l'entendre dire ?

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

Nadia fait parfois référence au fait de se surprendre elle-même à parler autant, si librement, si facilement depuis qu'elle est à Visa-Vie, précisant que les « *vrais psy* » rencontrés auparavant étaient trop « *relou* », qu'elle ne disait rien parce qu'ils croyaient savoir des choses sur elle (*lourds...d'interprétations?*) qu'ils parlaient trop et que même lorsqu'elle gardait le silence, ils reprenaient rendez-vous (du forçage, encore vécu sur ce mode).

Je m'autorise rarement une interprétation, j'ai parfois le sentiment que ce n'est pas le bon moment, que le fait d'y être avec, sur le coup du signifiant ne permettrait pas l'après coup mais offrirait peut-être la possibilité d'un autre exercice, celui de l'instantané, d'une forme d'ouverture vers quelque-chose qui se traitera ailleurs, autrement, plus tard ou pas. Quand je fais des liens, je m'y autorise car je sens que c'est possible, entendable je n'en sais rien .

Ce qui me semble alors d'importance c'est la possibilité d'entendre dire, de laisser un autre dire : c'est déjà beaucoup qu'ils nous laissent dire quand on s'entend hurler justement « *ne me parlez plus jamais* » lorsqu'ils se sentent trahis, abandonnés ou incompris, ou peut-être justement quand laisser dire n'est pas possible, pas là, pas maintenant.

« C'est peut-être là où quelque chose se termine que tout commence »

Dans *La politique de l'expérience*, Laing développe l'idée que l'aliénation de l'homme moderne procède d'abord, sinon essentiellement du fait qu'il se laisse emprisonner dans la *camisole de force des conformismes sociaux*. C'est de l'individu dans le monde qu'il parle, de la personne, car c'est l'individu qui est aliéné et c'est la personne qui en chacun de nous est menacée, violente, parfois détruite.

Le mot expérience qui sera le fil conducteur de sa pensée, est employé ici comme *the experience* au sens de la connaissance intime, ce que chacun éprouve ou ressent en soi, par soi-même, de même que le verbe *to experience* signifie « *faire l'expérience de, éprouver, sentir* ».

Se référant explicitement à la phénoménologie sociale, Laing fait ce constat que nous pouvons observer le comportement des autres mais non leur expérience. En effet, l'expérience d'autrui n'est pas évidente pour moi, vu qu'elle n'est pas et ne pourra jamais être mon expérience.

Son véritable terrain de recherche est celui de ce qu'il nomme « *l'inter-expérience* ». Il la définit comme étant la relation existant entre mon expérience de vous et votre expérience de moi.

Le 2 février 2019

Journée VISA-VIE

Laing ne s'intéresse pas qu'à l'expérience qu'un observateur a des choses, mais plutôt à la manière dont les choses nous connaissent. Je cite : « *mon expérience n'est pas dans ma tête : mon expérience de la pièce où je travaille fait partie de cette pièce.* »

Il place la relation dans le champs social, ce qui m'intéresse ici, car il en va d'une pratique qui ne peut s'en extraire et précise à ce propos qu'expérience et action se produisent dans un champ social d'influences réciproques et d'interactions. Lorsque deux personnes (ou plus) sont en relation, le comportement de chacune à l'égard de l'autre est modifié par le comportement de l'autre, de même que l'expérience de chacune est modifiée par le comportement de l'autre. Le comportement est par définition fonction de l'expérience. Aussi, la seule manière dont on peut agir est *sur sa propre expérience* ou sur l'expérience de l'autre.

Toute expérience est à la fois active et passive, faite à la fois de données et d'interprétations et ce n'est que par l'action que notre expérience peut être transformée...est-ce à penser que c'est aussi une manière de donner une nouvelle forme (de transformer) un symptôme ?

C'est peut-être au travers de ce qu'on se transmet de notre expérience, entre professionnels, ce qui trans paraît de cette transmission d'expérience que nous pouvons leur transmettre quelque-chose à notre tour...